



Pays

d'Argoat

*Revue d'histoire
et d'archéologie
des cantons
d'Argoat*



Radio Kreis Kreis 99.2
86.45, 78.75

N°52 - 2^{ème} semestre 2009

Table des matières

		<i>Pages</i>
1	L'énigme de Jacques Lardière, par Marcel Ferroq.	3-9
2	St Gildas de Carnoët et le Tossen San Velas, par Vincent Prudor.	10-16
3	Histoire de Radio Kreiz Breizh (suite), par Henri le Naou.	17-20
4	Kroaz Ru de Pont Melvez, croix énigmatique, par Jean Paul Rolland.	21-26
5	L'if en forêt de Beffou, par Louis Dudoret.	27-32
6	L'abbé Auguste Jamet de St Norgant, par Jean Paul Rolland.	33-38



PHOTOS DE COUVERTURE

- Eglise de Plougonver où Jacques Larière s'est rendu au baptême de Brigide le Foll en 1636.
- L'if millénaire de Pommerit le Vicomte.
- Pont Melvez, Kroaz Ruz.
- Carnoët, Chevet de la chapelle de St Gildas.
- Pin's de RKB sur fond d'une peinture de Fanch Vidament.
- Eglise et presbytère de St Norgant que l'abbé A Jamet fréquenta de 1920 à 1951.

Plougonver : l'énigme Jacques de Lardière

1

Par son patronyme étranger à la région, sa particule, sa position sociale, la présence de Jacques de Lardière à Plougonver au XVII^e siècle attise la curiosité. Qui est-il, d'où vient-il ?

A travers divers actes paroissiaux son nom est assorti, d'officier de la juridiction de la seigneurie du Cludon, noble homme, sieur de Kervich, écuyer, notaire... Le titre de sieur ne désigne pas forcément un noble, mais au moins un notable, ici attaché à René de Kergorlay seigneur du Cludon.

Les recherches le concernant ont été orientées par les généalogistes costarmoricains en direction des Montmorency, apparemment pour deux raisons ; la famille a possédé la seigneurie de Callac dont le domaine s'étendait sur une partie de Plougonver et surtout le titre de seigneur de Lardière était porté par certains de ses membres (Voir en annexe arbre des Montmorency, branche de Fosseux, Laresse et Hallot).

Il en est ainsi de François de Montmorency dit le jeune, **seigneur de Lardière** (commune de Langey, Eure et Loir) et de **Crevecoeur**. Il est le 6^e enfant de Pierre 1^{er} de Montmorency,



Eglise de Plougonver.

marquis de Thury, baron de Fosseux, comte de Chateauvillain et de Jacqueline d'Avaugour, qui apporta la seigneurie de Courtalain (Eure et Loir) aux Montmorency.

Les Montmorency épousèrent la cause de Henri IV, qui séjourna à plusieurs reprises avec Sully au château de Courtalain. François de Montmorency, dit le Jeune fut page de Henri IV, qui le fit chevalier de son ordre, gentilhomme ordinaire de la chambre et capitaine de 50 hommes d'armes. Il épousa Charlotte de Garges, mourut sans descendance légitime en 1624, mais le registre paroissial de Courtalain, conservé aux archives départementales d'Eure et Loir, comprend l'inscription suivante :

« *Le 25^e jour de mars 1600, a été baptisé Jacques, filz naturel et légitime de messire François de Montmorency et de Katherine Brichon, fille de deffunct Martial Brichon, Parains jacques, filz de mesire François de Broc, sieur de Cinq-Mars et Nicolas Cloue, serviteur domestique dudict Cinq-Mars ; marraine damoiselle Jacqueline de Montmorency, fille de deffunct haultt et puissant seigneur messire Anne de Montmorency* ».

Comment ne pas faire le rapprochement entre cette naissance et la présence quelques années plus tard de Jacques de Lardière à Plougonver. La première manifestation de sa présence en ce lieu se situe le 23 octobre 1630, lorsqu'il tint Jacques le Fol sur les fonts baptismaux, rôle de parrain qui lui échoit une dizaine de fois entre 1630 et 1650. L'aînée de ses enfants naît à Plougonver en 1640 et Jacques de Lardière y meurt en 1658. Tous ces événements peuvent très bien avoir été vécus par le jeune Jacques né à Courtalain le 25 mars 1600.

Mais pour quelle raison aurait-il quitté Courtalain ?

Les hypothèses suivantes peuvent être avancées.

Un neveu de François dit le Jeune, Pierre II de Montmorency, fils de son frère aîné, Anne, eut avant son mariage deux bâtards de Françoise Brandon-Suffolk, dont François César né en 1607.

François César apparaît à Courtalain vers 1620. Il devint seigneur de Lardière, certainement après la mort de François dit le Jeune en 1624, et fut capitaine du château. Les Lardière conservèrent cette seigneurie jusqu'au début du XIX^e siècle. Jacques, à qui en principe devait revenir la seigneurie de Lardière, aurait été évincé au profit de son cousin François César ce qui pourrait expliquer son départ.

Dans le bulletin de la société archéologique du Vendomois du 4^e trimestre 1911, R de Saint-Venant, décrivant l'arbre généalogique des Lardière, soulignait « *...que celui qui établit cet arbre, qui semble pourtant être un Lardière, a oublié dans sa nomenclature un certain nombre de représentant de sa famille à chaque génération* » Aurait-il oublié Jacques né le 25 mars 1600 ?

Un autre fait familial, proposé par certains généalogistes, pourrait aussi justifier la nécessité d'un changement d'air pour Jacques de Lardière. Il aurait pu, à l'instar de ses cousins, François de Montmorency de Bouteville et de François de Rosmadec, comte des Chapelles, fils de Sébastien de Rosmadec et de Françoise de Montmorency, être impliqué dans des duels, fréquents sous le règne d'Henri IV et de Louis XIII. Les jeunes nobles, prompts à tirer l'épée pour la moindre injure faite à leur honneur, se battaient fréquemment en duels. Beaucoup périssaient, privant l'armée royale d'un grand nombre d'officiers et devant cette hécatombe, Louis XIII,

à la demande de Richelieu, rend un édit en février 1626, interdisant ces rencontres sous peine de mort. François de Montmorency de Bouteville, 26 ans, qui comptait à son actif une vingtaine de duels, brave l'interdit, et assisté de deux gentilshommes, dont son cousin François de Rosmadec, affronte sur la place royale le marquis de Beuvron et ses seconds : cette affaire se terminant par un mort et un blessé grave, les deux cousins prennent la fuite mais sont arrêtés, condamnés à mort et décapités place de Grève le 22 juin 1627. Il n'est pas impossible que devant la rigueur de l'édit royal Jacques de Lardière, s'il avait été duelliste, ait pris la décision de s'éloigner de Courtalain et ait trouvé protection en Bretagne grâce au soutien de certains membres de sa famille.

Jacqueline d'Avaugour, grand-mère du jeune Jacques né à Courtalain, descendante des comtes de Penthievre n'est peut être pas étrangère à cette démarche, ainsi que les descendants de François de Montmorency, seigneur de Hallot, oncle de François de Lardière dit le Jeune, teneur de fiefs à Landerneau et à Pleyben (La Palue et Trésiguy), en particulier Françoise de Montmorency épouse de Sébastien de Rosmadec, dont le fils a été décapité place de Grève sur ordre de Louis XIII.

Autre explication plausible de sa présence en Bretagne ; Suzanne de Rieux de la Feillée, seconde épouse de Pierre de Montmorency, seigneur de

Lauresse, gouverneur du Perche, frère de François dit le Jeune, par conséquent tante par alliance de Jacques, aurait pu aussi intercéder en sa faveur auprès de ses puissants cousins de Rieux installés en Bretagne. Elle est l'arrière petite fille de Jean de Rieux, baron de Malestroit et d'Ancenis, maréchal de Bretagne qui commanda l'armée bretonne à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier contre le roi de France Charles VIII. Elle est la cousine, issue de germain, de René de Rieux, premier abbé commendataire de Daoulas, puis évêque de Léon de 1613 à 1651. L'évêque de Saint Pol de Léon est le fils de René de Rieux, seigneur de Sourdeac, gouverneur de Brest en 1590 qui combattit, avec les troupes royales et un détachement anglais, les Ligueurs et leurs alliés Espagnols retranchés dans un fort près de Camaret, lieu à présent connu sous le nom de la Pointe des Espagnols. Il est récompensé par Henri IV, qui érige en sa faveur l'île d'Ouessant en marquisat, et il reste gouverneur de Brest jusqu'en 1623.

Tous ces de Rieux, René père et fils, dont l'influence s'étend de Brest à Saint Pol de Léon, sont contemporains de Jacques de Lardière, familier de cette région comme son épouse Eléonore Vincent. Jacques fréquente Morlaix, et par une lettre du 24 juillet 1651, dont le nom du destinataire est indéchiffrable, il rend compte de démarches concernant des biens immobiliers et relate le débarquement à Roscoff d'*Ostendois*,

vaisseaux certainement armés en course, cherchant à voler du bétail ; il cite à ce sujet le sieur du Launay, qui à l'époque est lieutenant de la cour des régaires et juge ordinaire de la cour de Léon. Cette lettre prouve un bon niveau d'éducation pour l'époque et le fait qu'il soit investi de quelques responsabilités locales.

Sa présence auprès du seigneur du Cludon à Plougonver, pourrait être due aussi aux de Rieux : René de Rieux seigneur de Sourdéac aida Jacques de Guengat, dont la famille est alliée des Avaugour, à combattre les Ligueurs commandés par la Fontenelle, près de Douarnenez. Après la signature de l'Edit de Nantes, Henri IV nomma Jacques de Guengat dans l'Ordre de chevalier de Saint Michel, et chargea René de Rieux de lui remettre le collier le 3 juin 1603. Or la descendance de Jacques de Guengat nous mène à Plougonver, où sa petite fille, Louise épouse René de Kergorlay seigneur du Cludon.

En tout cas, Jacques de Lardière et son épouse Eléonore, originaire de Saint Pol de Léon, ont vécu à Plougonver. Ils tenaient dans le village de Keruzoret, un domaine, à titre congéable sous le seigneur du Cludon, consistant en maisons, cours close, chambres, crèches, four, aire, courtils, jardins, vergers et terres. Par ailleurs, en sa qualité de sieur de Kervich il était propriétaire des terres attenantes à ce lieu.

Leurs sept enfants sont nés à Keruzoret entre 1640 et 1650 et la plupart ont eu pour parrain et marraine des membres ou des proches de la famille Kergorlay. Jacques de Lardière et son épouse Eléonore meurent à quatre jours d'intervalle, respectivement le 18 et le 22 mai 1658, peut être à cause d'une épidémie. A ces dates l'aîné des enfants n'a que 17 ans !

Sans aucun doute la famille bénéficiait d'une assez grande notoriété, si l'en juge par le nombre de parrainages qu'ils ont assuré sur Plougonver : Jacques 9 fois, Eléonore 12, les enfants 35, sans compter aussi leur présence dans de telles fonctions à Saint Pol de Léon, où René de Lardière, notaire et procureur de Léon, fut une quarantaine de fois parrain entre 1671 et 1713.

En ce qui concerne l'origine de Jacques de Lardière nous restons dans le domaine des suppositions, vraisemblables malgré tout dans le contexte de l'époque. Ce cercle de relations, auquel Jacques de Lardière ne pouvait être étranger, partant des Montmorency, passant par Suzanne de la Feillée, les de Rieux, les Guengat, alliés des Avaugour, serait-il de nature à éclaircir ce mystère ? S'il était avéré que Jacques de Lardière est né à Courtalain en 1600, c'est un descendant d'une lignée de chefs de guerre, mêlée aux grands événements de l'Histoire de France qui aurait laissé à Plougonver et dans la région une importante descendance.

Voici un aperçu de l'état civil | et d'Eléonore Vincent et de leurs
des 7 enfants de Jacques de Lardière | premières descendance.

1 Louise née le 3/12/1640

2 Charlotte née le 24/5/1642, épouse Lucas le Beniguer le 25/6/1658, notaire à Plougonver
Leurs 7 enfants naissent à Plougonver

- 21 Anne 19/8/1659, épouse Guillaume Torqueau de Loguivy,
- 22 Jeanne 1/9/1660, épouse Guillaume Torqueau le 17/2/1700
- 23 Brigitte 10/9/1663
- 24 Anne 22/6/1666
- 25 René 6/10/1669
- 26 René 3/12/1670
- 27 Madeleine 8/2/1674, épouse François le Bartz notaire

3 René né le 7/4/1644, notaire et procureur des régaires de Léon

4 Françoise née le 9/10/1645

5 Constance née le 21/2/1647 épouse Yves le Morellec le 2/11/1669, ménager, marchand
de fil, décède le 29/5/1699. Le couple vit à Keruzoret Plougonver où naissent leurs 6
enfants

- 51 Anne 15/3/1673
- 52 Jean ...1674, épouse Jeanne le Coroller le 22/2/1700
- 53 Yves ...1676
- 54 Catherine 14/1/1679, épouse Martin le Bon le 14/2/1695
- 55 Guillaume 30/5/1682
- 56 Michel 27/3/1687, épouse Marguerite Fercocq le 24/11/1712

6 Jean né le 21/9/1648 notaire royal agréé par les Hospitaliers de la Feillée

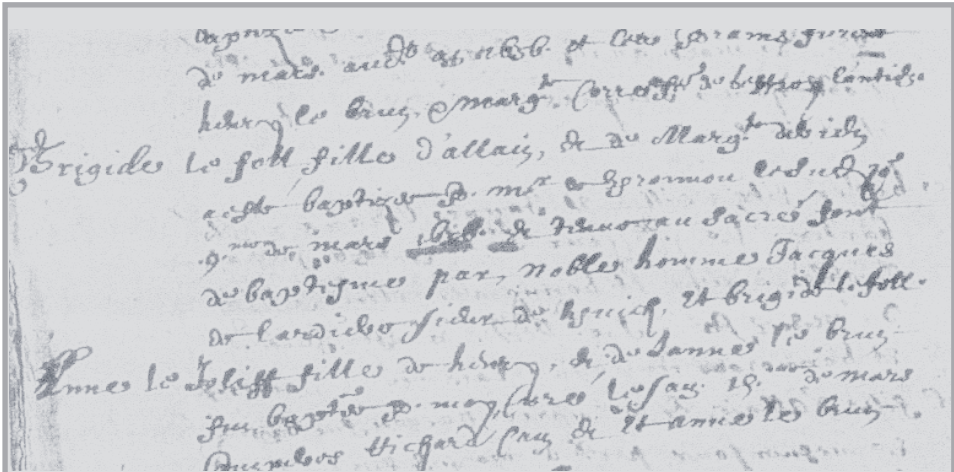
7 Anne née le 3/10/1650 épouse Guillaume le Toullec notaire à Loguivy-Plougras le
28/11/1673 Leurs enfants naissent à Loguivy-Plougras

- 71 Catherine 1675 épouse Yves le Mat de Loguivy-Plougras le 4/2/1694
- 72 Charlotte 16/7/1676 épouse Guillaume Jacob de Loguivy le 16/7/1696
- 73 Barbe 24/11/1678 épouse Vincent Lesquin
- 74 Renée 12/1680
- 75 François Gabriel 7/5/1682
- 76 Marie-Anne ...1694
- 77 Guillemette 16/12/1686, épouse François Malédant de Plounevez-Moëdec,
le 17/06/1704

Un autre de Lardiere, prénommé Charles, se manifeste à Plougonver le 3 mai 1635, en étant parrain de Louise le Moal ; est-ce aussi un enfant de Jacques,

issu d'un précédent mariage, un frère ou simplement une erreur de prénom dans l'acte de baptême ?

Marcel Ferroq



Brigide le Foll fille d'Allain et de Marguerite Derrien a esté baptisée par Mr de Keronnou le susdit jour 9^{me} de mars 1636 et tenue au sacré font de baptesme par noble homme Jacques de Lardière sieur de Kervich et Brigide le Foll.

Prigent Houarné Curé.

Bibliographie :

- Jean Martin : Histoire et généalogie de la Maison de Montmorency
- Françoise Kermina : les Montmorency (Perrin)

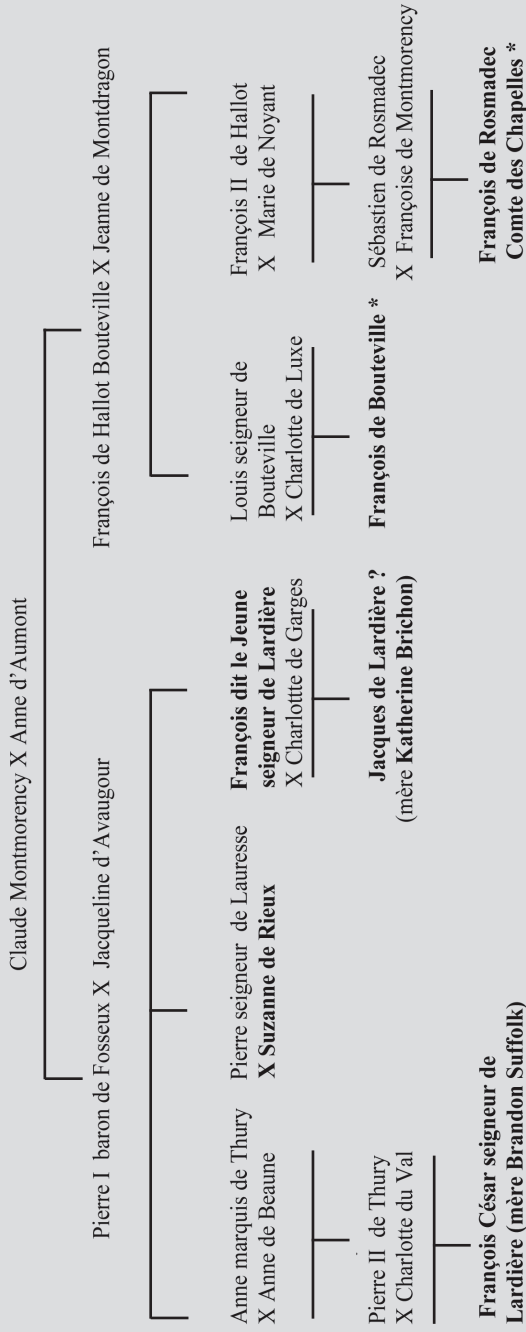
Sources :

- R de Saint Venant : la famille de Lardière bulletin Société archéologique du Vendomois.
- Bibliothèque Mazarine.

- Albert Mousset : documents pour servir à l'histoire de la Maison de Kergorlay.
- Abbé Chapron : bulletin de la société Dunoise 1901.
- Archives départementales et Centre généalogique des Côtes d'Armor.
- Plougonver : « Argoat au naturel » : Michel Guillou, Emile Raoult, Jean-Paul Rolland.
- Liens internet : généa-famille de Carné.

Annexe

Arbre simplifié des Montmorency : branche des seigneurs de Fosseux, de Laresses, de Thury et de Hallot-Bouteville



* duellistes exécutés place de Grève sur ordre de Louis XIII le 22/6/1627

Saint Gildas de Carnoët et le Tossen San Veltas

2

Le choix de Carnoët pour accueillir la désormais célèbre « Vallée des 1000 saints » nous donne l'occasion de revenir

sur quelques éléments de l'histoire de ce site.

« Gildas est l'un de ces moines, de ces "saints" bretons, venus de Bretagne insulaire au VI^e siècle, pour émigrer en Armorique, comme Samson, Tugdual, Pol ou David. C'est dans le sud et le centre de cette toute jeune Bretagne qu'il exerce son influence et son rayonnement à partir de l'île d'Houat et de son premier monastère-abbaye de Rhuys. Gildas va se distinguer des autres moines, ses condisciples au monastère de Llaniltud en Bretagne insulaire, par une particularité : il n'a pas été évêque comme Paul ou Samson, mais il est l'auteur d'une œuvre écrite, historique, importante, le *De Excidio Britanniae*, qui l'a consacré écrivain et a contribué à accroître sa notoriété. Car, malgré ses faiblesses et son manque d'objectivité évident, l'ouvrage nous apporte de précieux enseignements sur l'histoire, les rois, le clergé de la Bretagne insulaire, et ce, depuis la domination romaine jusqu'à la bataille de Badon (une défaite militaire que les **Bretons** infligèrent aux **Anglo-Saxons** vers l'an **500**, lors **de la conquête anglo-saxonne de l'Angleterre**).

C'est donc avec cette double personnalité de moine et d'historien que "Gildas le Sage", comme l'appelle son biographe Caradoc, va dominer la vie religieuse du VI^e siècle en Armorique. »

Voici donc Saint-Gildas tel qu'il est présenté par Christiane Kerboul-Vilhon. Il est un des saints les plus emblématiques de Bretagne et, outre la création de

l'abbaye-monastère de Saint-Gildas de Rhuys, nous lui devons la création d'un second monastère, justement à Carnoët :

« De là il s'enfonce plus encore à l'intérieur du pays vers le Nord-ouest et va au-devant des populations de Cornouaille.

Outre Laniscat où lui est dédiée la grotte où, dit-on, il passait des nuits entières couché sur une pierre en forme de lit, il va fonder un deuxième monastère à Carnoët. Celui-ci était peut-être situé au nord-ouest du bourg



Tombeau de St Gildas

de Carnoët ; en effet, sur une petite éminence, on peut voir aujourd'hui le Tossen San Veltas, grande enceinte circulaire avec des rejets de terre et un fossé de sept mètres de profondeur, formant un enclos semblable à ceux des monastères bretons et scots ; là dans une chapelle du XV^e siècle, près de la voie romaine de Carhaix au Yaudet, se situe le "tombeau de saint Gildas", cercueil monolithe en granit, enfoncé en terre à fleur de sol. Il n'y a pas si longtemps encore, un reliquaire exposait un crâne que la tradition populaire disait être celui de saint Gildas, volé depuis peu par de mauvais plaisants.

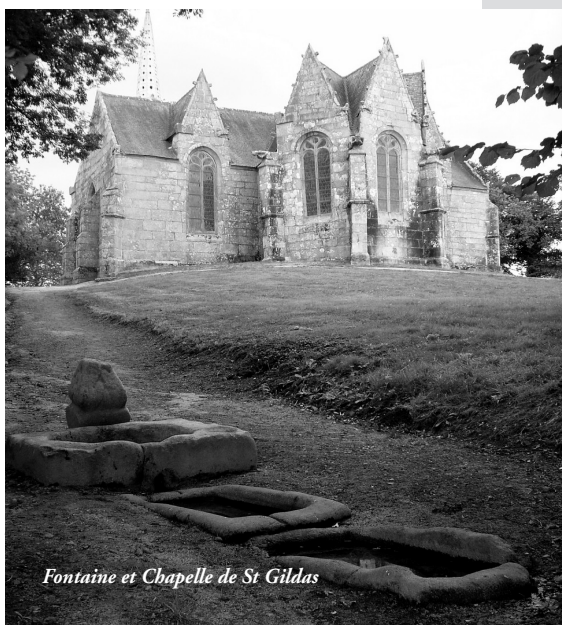
C'était le second monastère fondé par Gildas, en Cornouaille celui-ci, après celui de la presqu'île de Rhuy dans le Bro-Erec. C'est la raison pour laquelle, à sa mort, ces moines de Cornouaille vinrent, en arrogants rivaux, revendiquer et disputer la dépouille du maître aux moines de Rhuy.

Tels sont les domaines de Gildas en Armorique, les lieux d'implantation de son culte et de son influence. Il fonda là des centres d'ardente vie culturelle et religieuse, favorisa l'exploitation des terres et n'hésita pas, quand il le fallait, à intervenir dans la vie politique du pays. C'est ainsi qu'il joua le rôle d'intermédiaire entre Waroc et Conomor et peut-être a-t-il contribué à abattre Conomor, le Comte du Poher, en qui il voyait probablement un roi trop semblable à ceux de Bretagne insulaire qu'il avait fustigés dans son Admonestation. »

Christiane Kerboul-Vilhon

Si la vie de Gildas, comme celle de tous les saints, laisse la part belle à la légende, son culte donna lieu à la construction de la chapelle Saint-Gildas de Carnoët et de sa fontaine votive sur l'emplacement probable du monastère qu'il fit construire.

Selon la tradition, la chapelle fut construite à la suite d'un vœu du seigneur Kermerc'hou de Kerautem juste en contrebas du Tossen San Veltas, ancienne



Fontaine et Chapelle de St Gildas

forteresse de la châtellenie de Carnoët. Généralement attribuée à l'atelier Beaumanoir, elle fut construite entre la fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle et représente un exemple d'intégration de l'art gothique du XIII^e siècle dans l'art religieux du Centre-Bretagne. Par certains côtés, on pourrait penser qu'elle fut un essai pour la construction d'une cathédrale.

La fontaine donnait lieu à la bénédiction des chevaux, remise en vigueur dernièrement grâce à l'association « Kevredigezh Sant Gweltas » qui se charge depuis 1998 de rénover, d'entretenir et d'animer la chapelle et ses abords.

Mais, au détour d'un texte d'Anatole Le Braz, nous découvrons le pardon de Saint-Gildas tel qu'il se pratiquait encore à la fin du XIX^e siècle :

« C'est encore un pardon bien original que celui de saint Gildas, en Carnoët. Les personnes sujettes aux maux de dents ou qui ont été mordues par des chiens qu'on croit enragés font vœu d'y envoyer une volaille, coq ou poule.

Une énorme mue à quatre étages est disposée au bas de l'église, à gauche du porche. Dès la veille du pardon, elle est pleine, et les bêtes, pendant la durée des offices, y font le plus extraordinaire vacarme, criant, piaillant, battant des ailes, mêlant leurs gloussements et leurs coquericos à la voix des chantres.

A l'issue de la grand-messe, le bedeau pénètre dans la mue, y prend un des plus beaux coqs et grimpe à la balustrade du clocher au pied duquel s'est déjà massée la foule. Puis, faisant tournoyer la malheureuse volaille au-dessus de sa tête, par trois fois, il la lance de toutes ses forces dans l'espace, de façon à ce qu'elle aille tomber au milieu des fidèles.

C'est alors une mêlée indescriptible. Toutes les mains se tendent pour saisir l'animal au vol : on se l'arrache, on l'écartèle, on le met en pièces. Et ce sont des trépidations, des cris, des bousculades, et aussi des horions. On s'efforce surtout d'attraper la tête, car celui qui en reste maître est assuré, pour l'année qui suit, de la protection privilégiée du saint. »

(A. Le Braz, Les saints bretons)

Le site du Tossen San Veltas et ses retranchements que nous connaissons sous le nom de Parc Menez Bihan permettaient aux troupes romaines de contrôler l'ensemble de la vallée et les

deux voies romaines passant par Carnoët, toutes deux venaient de Vorgium/Carhaix et menaient l'une au Yaudet et l'autre à Guingamp.

Le site est ensuite utilisé comme motte castrale au Moyen-Âge décrite par Gaultier du Mottay comme la continuité d'un camp romain :

“Sur le mamelon de Saint-Gildas on voit les traces d'un camp romain circulaire dont les fossés ont sept mètres de profondeurs”.

Plus tard, ce dernier décrit “l'enceinte fortifiée, de 28 mètres de diamètre, de 110 mètres de tour”.

Il s'agit plus certainement d'édifices construits aux X^e et XI^e siècles qui deviendront le château de la châtellenie dont les différents propriétaires seront entre autres les Riou, les Rostrenen, les du Guermeur, les Pont-L'abbé, les du Quellenec. Nous la verrons même devenir la propriété du Cardinal de Richelieu et

son dernier propriétaire sera Jean-Charles-Marie Fleuriot de Langle, oncle du célèbre navigateur.

Mais revenons au moyen-âge et à la querelle engagée par des historiens du XIX^e siècle sur la fameuse bataille de Carnoët et posons le contexte de celle-ci :

Après la mort de son frère Geoffroy II à la cour du roi de France Philippe-Auguste, le roi Richard 1^{er} veut s'emparer du jeune duc Arthur de Bretagne susceptible de lui succéder ou même de le devancer sur le trône anglais.

Son dessein est de l'emmener avec lui en Angleterre, ainsi que sa mère la duchesse Constance. Mais il doit dans un premier temps se contenter de Constance, car les barons bretons méfiants ont confié à André de Vitré le soin de mettre Arthur en sécurité, ce qui après diverses étapes l'a conduit à Brest.

Furieux de ne pas parvenir à ses fins et malgré les nombreuses interventions diplomatiques, Richard entreprend de piller et de ravager la Bretagne, d'est en ouest, à la recherche de son neveu.

Il se heurte près de Carhaix et plus probablement d'après certains, à Carnoët dans un lieu dégagé connu sous le nom de Tossen Sant Weltas (colline St Gildas) à une forte armée de seigneurs bretons coalisés qui livrent une bataille acharnée aux « païens de Richard d'Angleterre dit Cœur de Lion ». La victoire reste aux Bretons et on dénombre 6 800 cadavres anglais sur le champ de bataille auquel s'attache aujourd'hui le nom de Guerzoric ou Kersaizon (le village saxon).

Richard 1^{er} n'insiste pas, d'autant qu'il est rappelé par un autre conflit à Aumale où Philippe Auguste menace ses arrières.

(Site internet de l'Institut Culturel de Bretagne citant la thèse d'Arthur de la Borderie reprise par R.M. Jouan dans sa monographie paroissiale de Carnoët.)

A cela, J. Trévédy répond dans un long article de 18 pages paru dans le bulletin de l'Association Bretonne de 1901, voici donc ses arguments :

Il ne remet pas en cause les faits liés à la tentative de mainmise de Richard Cœur de Lion sur Arthur de Bretagne, sa prise en otage de la duchesse Constance, la mise en sécurité d'Arthur dans la place-forte de Brest et la résistance des barons bretons.

Par contre, il démontre que si Richard mena une guerre de pillage en Haute-Bretagne en 1197, il est improbable qu'il soit allé jusque dans le Poher, étant appelé en urgence à Aumale, dans l'actuelle Seine-Maritime, pour livrer bataille aux troupes du roi de France.

Alors, bataille ou pas bataille ? La mort en 1198 d'Alain de Dinan, sénéchal de Bretagne donne l'occasion à Richard de tenter de renouveler l'opération de l'an-

née précédente. Il charge alors le Sénéchal d'Anjou et un certain Marchadet, à la tête d'une armée de mercenaires de toutes origines, sans aveux et foncièrement motivés par le pillage, d'aller récupérer son neveu Arthur, Brest est donc l'objectif désigné. Ces pillards sont nommés au XII^e siècle brigands, brabançons, ruptaires ou cottreaux, nous les connaissons deux siècles plus tard sous le nom de « grandes compagnies » puis de « routiers ». Aux yeux de leurs contemporains, ce sont des païens.

La troupe s'enfonce en Bretagne, pillant tout sur son passage. Elle arrive à proximité de Carhaix et se retrouve face à l'armée levée par les barons de basse-Bretagne. La retraite est rendue impossible par l'armée des barons de haute-Bretagne lancée à sa poursuite. La bataille s'engage donc, décrite par J. Trévédy à partir des chroniques de Le Baud :

« Eviter le choc ne leur était pas permis. Les bretons *assaillirent par grand force et il y eut dure bataille*. Bientôt leur gens de cheval, c'est-à-dire sans doute les compagnies commandées par le sénéchal d'Anjou *se déconfirent* et ils se retirèrent abandonnant les cottreaux, et le massacre commença.

Les bretons auront sans doute frappé sans faire de quartier comme sur des bêtes fauves. Toutefois est-il permis de dire que le chef de l'armée *ne dut son salut qu'à la nuit tombée qui déroba sa fuite aux bretons*.

La bataille est donc bien attestée. Certes, Richard 1^{er} n'y était pas présent mais ses mercenaires furent durement défaits par les barons bretons même si le chiffre des morts semble très exagéré. Mais qu'en est-il du lieu exact de cette bataille ? J. Trévédy reste très prudent sur cette question, la situant à proximité de Carhaix, mais la configuration des lieux, l'existence des voies romaines toujours utilisées à cette époque, ne remettent pas véritablement en cause sa localisation dans la vallée surplombée par le Tossen San Veltas.

La suite est connue, à la mort de Richard en 1199, Arthur, comme seul fils de Geoffroy Plantagenet, peut prétendre à la couronne d'Angleterre comprenant

également l'ensemble des domaines français de l'empire Plantagenet. Il se heurte alors à Jean Sans Terre, frère de Richard, qui, fort de l'appui de Philippe-Auguste, roi de France, est reconnu comme l'héritier légitime de son frère. En avril 1202, la trêve entre le roi de France et le roi d'Angleterre est rompue, Arthur s'engage auprès du roi de France, est fait prisonnier devant Loudun par son oncle Jean sans Terre et meurt à Rouen, certainement assassiné. Il était âgé de 17 ans. C'est alors que les bretons se tourneront vers le roi de France permettant aux Dreux de devenir ducs de Bretagne.

La population de Carnoët participera à la révolte des bonnets rouges durant l'été 1675 :

« Le 15 juillet 1675 vers deux heures de l'après-midi, on vit se réunir au son du tocsin une troupe de mille à douze cent paysans des paroisses de Carnoët, Plourach, Scignac, Lohuec, Calanhel et autres paroisses. Ils sont armés de fusils, de piques, bâtons, fourches et autres armes offensives, et ayant à leur tête Guillaume Le Maréchal, prêtre, Messire Even, recteur de la paroisse de Plourach, Messire Dencuff, curé de Plourach, Messire Jan Le Parchantour, prêtre de Carnoët, accompagnés des Le Noan, Nédellec et Corgat, se présentent au domicile du Sieur de Trémais, Maître Jan Pichot.

Ils menacent d'incendier la maison, les meubles, les étables et mulons et sont sur le point de le faire lorsque les habitants de Botmel, Burthulet, Saint Servais et Duault, avertis des menaces, viennent au secours de leur sénéchal. Ils parlementent et parviennent à protéger les biens du Sieur de Trémais, mais en contrepartie celui-ci s'engage à rendre dans les huit jours aux frères Le Suillier les quatorze bêtes saisies le 5 Janvier 1675. Il doit également leur rendre les trente marcs d'argent d'amende et abandonner toute prétention de poursuite. »

(site internet de Joseph Lohou)

Début septembre, elle participe à l'investissement du château du Tymeur en Poullaouen sous la conduite de Sébastien Le Balp, chef des insurgés, qui y sera assassiné par le marquis de Montgaillard, seigneur du Tymeur. Cet événement marquera la fin de la révolte en Poher.

De la présence romaine au culte de Saint-Gildas, de la bataille de Carnoët à la révolte des bonnets rouges, le site du Tossen San Veltas est un formidable

témoin de l'histoire de Bretagne. Ajoutons qu'outre son intérêt historique, il est remarquable par sa beauté : Il nous offre un superbe panorama sur les Montagnes Noires et les Monts d'Arrée, notre regard ne cesse d'aller des clochers de Duault et Maël-Carhaix à ceux de Carhaix ou de Poullaouen, et par temps clair, nous aurons peut-être la chance d'apercevoir, au loin, la rade de Brest.

Vincent Prudor – novembre 2009

Pour en savoir plus :

Le site internet de l'association « La vallée des saints » :

<http://www.lavalleedessaints.com>

L'interview de Rémi Le Lorinquer, maire de Carnoët, dans la revue « Regard d'Espérance » publiée par le Centre missionnaire de Plouguernevel :

http://pagesperso-orange.fr/..centremissionnaire/7_1_journaux_presentation.html

L'article de Christiane Kerboul-Vilhon sur Saint Gildas est visible sur le site de la Société d'Archéologie et d'Histoire du Pays de Lorient :

<http://www.sahpl.asso.fr/index.htm> (bulletin n° 32 de 2003-2004)

Le site internet de l'association « Kevredigezh Sant Gweltas » :

<http://monsie.wanadoo.fr/saint-gildas-carnoet/>

La bataille de 1196 sur le site internet de l'Institut Culturel de Bretagne :

<http://www.skoluhelarvro.org/culture-bretagne/batailles/detail.php?id=142>

La monographie paroissiale de Carnoët : « Essai sur la commune de Carnoët » par R.-M. Jouan- réédition en 2003 par les éditions Le Livre d'histoire du livre paru initialement en 1900.

Le site internet de Joseph Lohou :

<http://lohajos.perso.cegetel.net/Callac-de-Bretagne/index.htm>
(rubrique événements)



Radio Kreiz Breizh

2^{ème} partie

3

Dans le dernier numéro de Pays d'Argoat, Jean Paul Rolland a fort bien décrit la création de RKB, dans un contexte de floraison des radios « libres » (1982).

En 2008 la radio a fêté le 25^{ème} anniversaire du début de ses émissions. Il est frappant de constater que, vingt cinq ans plus tard, la philosophie de la radio est toujours la même : celle d'une radio de pays, reflet des activités culturelles, sociales et économiques de son territoire, cherchant à donner la parole aux habitants du pays. Le choix du bilinguisme allait d'ailleurs dans ce sens.

Raconter l'histoire d'une radio n'est pas chose aisée. Pour y parvenir vraiment, il faudrait évidemment s'appuyer sur le contenu diffusé, c'est à dire s'astreindre à de longues heures d'écoute. Les archives sonores de RKB constituent un véritable trésor culturel et historique. Leur conservation et leur mise à disposition sont absolument nécessaires, mais demanderont des moyens humains et financiers. C'est dans cet esprit que la radio a édité un double CD de morceaux choisis de « Kaseten ar vro plin » à l'occasion du 25^{ème} anniversaire du début des émissions.

En février 1986, l'association RKB tient son assemblée générale à Callac.. Après trois ans de fonctionnement, elle est déjà bien présente dans le « paysage » centre breton. Le contenu s'est stabilisé, la grille des émissions est connue, les

auditeurs sont fidélisés. On peut dire que les objectifs fixés par l'assemblée générale de Plougonver décembre 1981 ont été atteints. Par contre les projets « périphériques » ont été abandonnés. Il est intéressant de les rappeler car ils auraient encore aujourd'hui une actualité certaine : il était prévu un centre d'expérimentation d'énergies nouvelles et un centre d'initiation à la nature...

La naissance de la radio s'est faite aussi dans un contexte de floraison d'initiatives en vue de créer des outils de communication dans le pays. Citons par exemple le Journal Lagad bran puis Le canard de Nantes à Brest, puis Nekepell...).

Dès l'origine, la nécessité de travailler en réseau est apparue. En juillet 1981 avait été créée la Fédération bretonne des radios locales et de pays, avant même que ces radios ne commencent à émettre. Dès le départ, cette fédération avait affiché son hostilité au financement par la publicité. Elle avait également jeté les bases déontologiques des radios associatives de service public de pays. Ces bases sont toujours valables aujourd'hui. Ces radios étaient également conçues comme des outils de formation au service des habitants du pays. Enfin, elles doivent être des outils de développement culturel mais aussi économique au service de leur territoire.

En 1985, la commission culturelle du CELIB cherche à conforter ce

fonctionnement en réseau et propose la création d'un « service culturel » qui serait chargé de produire des émissions culturelles en langue bretonne sur cassettes (le support de l'époque), afin de les diffuser sur les diverses radios locales. A cette époque, il existait sur le territoire des cinq départements bretons 103 radios (au 30 septembre 1985).

Cette initiative, sous la houlette de Per Denez resta (à ma connaissance) sans lendemain, mais elle préfigurait le travail en réseau actuel et à venir.

A l'assemblée générale de 1986, le président Jean Yves Guégan démissionne (il devient président d'honneur). Marie Noëlle Le Tallec, qui était vice-présidente et créatrice bénévole d'émissions, prend le relais, assistée de Jean Claude Le Berre et Yvon Bourges (Vice-présidents). La trésorière est Francine Laurent, qui jouera un rôle essentiel dans le développement (et même, par moment dans la survie) de la radio.

En 1987, RKB diffuse trois heures d'émissions quotidiennes en breton. A cette époque, aucune radio en Bretagne ne propose un programme aussi riche en langue bretonne.

De 1987 à 1991, la radio conforte son fonctionnement et stabilise son audience. En 1991, elle célèbre le dixième anniversaire de l'association (et des radios libres) et le huitième anniversaire du début de ses émissions. L'équipe de Fanch Broudic (FR3 Bretagne) vient sur place et rencontre les permanents de la radio : Hervé Le Bec, Frank Meurou et Noëlle Simon, ainsi que quelques bénévoles, dont la présidente, Marie Noëlle Le

Tallec. A l'époque, la radio émet sur une seule fréquence : 99.2 Mhz.

Cette année 1981 voit aussi, et c'est tout un symbole, l'arrivée sur les ondes des enfants s'exprimant en langue bretonne, en collaboration avec l'école bilingue de Rostrenen (émission de Noël 1981 avec Hervé Le Bec). Cette année là, RKB enregistre (à Ti Pikouz) et diffuse une cassette de contes en breton de Marcel Guilloux, avec illustration musicale à la clarinette par Dominique Jouve. Ce faisant, RKB reste fidèle à l'un de ses objectifs fixés dix ans plus tôt, qui prévoyait une activité de diffusion du patrimoine oral et musical du pays. Des cassettes d'enregistrements du Kan ar bobl seront également produites. Par ailleurs le premier disque des frères Morvan a également été une production RKB diffusée par Coop Breizh.

Lorsqu'on consulte la liste des émissions de RKB (établie chaque année pour la demande de subvention du FSER), on voit défiler toute la vie de ce pays et on prend mieux conscience de l'étonnante vitalité de ce territoire souvent considéré comme « déshérité » ...

Citons par exemple quelques temps forts de l'année 1991 :

Présentation par Francis Favereau de son ouvrage sur Jean Connan (PAL 24/2/1991),

Emmanuel Le Peillet et son prix littéraire (Pal 16/5/1991)

Ronan Le Coadic présente « Campagnes rouges de Bretagne (PAL 27/12/1991) ».

NB : PAL = La puce à l'oreille, émission en français.

Beaucoup d'émissions concernent les activités d'associations sportives. Par exemple :

Les jeux bretons à Plusquellec avec Robert Bastard et Yves Le Berre (12/7591 Le critérium de Callac (31791).

Les émissions en breton « Aman hag ahont » et « Bevan e Kreiz Breizh » sont très variées, elles concernent tous les aspects de la vie locale et, plus largement de la vie en Bretagne et ailleurs...

Fidèle à ses objectifs d'origine, RKB diffuse également des débats, tel celui entre Alexis Gourvennec et Jean Claude Pierre, organisé avec le comité de promotion de l'Université de Bretagne intérieure (UBI), devant 300 personnes à Maël Carhaix. (Diffusé sur RKB le 5 octobre 1981).

Un autre temps fort était déjà le concours du « Tiercé » organisé pour la quatrième fois en 1991 et qui deviendra plus tard le « Pemp kentan ». Cette année là le premier prix en était un voyage en Grande Bretagne pour deux personnes offert par la Brittany Ferries. Et le tiercé gagnant sera : Marcel Guilloux-Yann Fanch Quemener ; Anne Auffret- Kristen Nicolas.

En juin 1992, le bureau de l'association est remanié. Marie Noëlle Le Tallec démissionne du poste de présidente et est remplacée par Henri Le Naou, de Peumerit-Quintin. Jean Yves Le Quéré et Francine Laurent restent membres du bureau.

A ce moment, l'équipe d'animation de la radio est constituée de trois permanents (Hervé Le Bec, Noëlle Simon et Franck Meurou), d'un objecteur de conscience, Jean Luc Thomas, et de deux vacataires (Sylviane Bausson et Mickael Gallais).

Par ailleurs, une bénévole enthousiaste, Christiane Lallauret, assure chaque lundi matin depuis 1987 l'émission très suivie des dédicaces en breton.

Lors de cette assemblée générale est lancée officiellement la préparation du dixième anniversaire de la radio pour avril 1993. Mais déjà, une petite équipe y travaillait depuis le mois de mai.

L'histoire de Radio Kreiz Breizh pourrait laisser penser que la radio se complait dans ces commémorations rituelles. Mais, dès le départ, l'association s'était donnée d'autres buts que l'émission radiophonique. Elle désire être un acteur culturel et même économique au service du pays, et c'est encore aujourd'hui son ambition, au-delà des évolutions et des changements techniques.

A la fin de l'année 1992 RKB émet sur deux fréquences : 102.9 (fréquence de base) et 106.5 pour la région de Guingamp (avec antenne sur le château d'eau de Ploumagoar).

L'année 1993 est dominée par la préparation du dixième anniversaire de la radio. En effet, il ne s'agit pas seulement de faire une fête, mais d'engager un partenariat le plus large possible grâce à un événement

Les dix ans de RKB sont donc célébrés par une fête sur trois jours (22, 24 et 25 avril 1993) veillée le vendredi, fest-noz

précédé du koan-vraz le samedi, concert et fest-deiz le dimanche). Comme à chaque fois le soutien des artistes professionnels et amateurs est sans faille !

Il faut bien admettre que si RKB a bien réussi à s'implanter comme radio du pays, la situation financière reste difficile. A l'assemblée générale d'octobre 1993 (au centre social de Guingamp), la radio lance un appel à ses auditeurs, demandant en particulier à ceux qui le peuvent d'effectuer des virements automatiques, même modestes, au bénéfice de la radio. Ce problème du financement restera lancinant et absorbera une grande partie de l'énergie des bénévoles. Il faudra même que deux membres du conseil d'administration hypothèquent leurs biens personnels auprès d'une banque pour assurer la survie de la radio.

L'année 1993 se solde en effet par un déficit de 57600 francs, soit près de 10 % de son budget. Des initiatives de soutien en provenance de diverses associations voient le jour. Par exemple, les associations de Plourac'h organisent le 15 janvier 1994 un fest-deiz qui rapportera 6000 francs à la radio. Un autre fest deiz de soutien se déroule à Scrignac. Le comité du Danouet organisera également un fest-noz qui rapportera 12700 francs au budget de 1995.

Malgré ces difficultés financières, la radio a toujours foi en son avenir. En 1995 elle commence à se trouver à l'étroit dans la petite

maison qui l'héberge depuis 1983, où les conditions de travail sont, il est vrai, assez précaires. L'équipe de la radio et le conseil municipal de Saint Nicodème décident alors de travailler ensemble à la réalisation d'une salle polyvalente qui engloberait les locaux de la radio. Une association parallèle à l'association de soutien à la radio est créée sous le nom de « Un ti evit RKB ». Et, une nouvelle fois on envisage le recours à la fête pour financer l'opération. Cette fête se déroule les 20 et 21 juillet 1996, à Saint Nicodème, avec la participation de 150 artistes bretons.

Dès lors l'énergie de l'association sera tournée vers deux objectifs principaux : la reconquête de l'équilibre financier et l'installation dans les nouveaux locaux. Et cela montre bien une contradiction permanente dans le milieu associatif breton : les bénévoles s'engagent pour une action culturelle, et, en fait, leur énergie est absorbée par la résolution de problèmes matériels, si bien qu'ils n'ont guère de temps à consacrer à l'objet même de leur engagement, sans cesse remis à plus tard...

*Henri Le Naou
(à suivre...)*



Hervé Le Bec et Noëlle Simon en avril 1992

Kroaz Ru en Pont Melvez

En Bretagne, ce qui frappe le visiteur qui sort des sentiers battus en se risquant dans nos campagnes, c'est la profusion de croix le long des routes. S'il en est une qui ne manque pas d'accrocher le regard, c'est celle de Guerduel, le long de la route de Pont Melvez à Bourbriac (D21). Cette croix est, encore, au 21^{ème} siècle énigmatique.

On la dénomme alternativement : «Kraoz Ru, croix rouge, croix templière» alors qu'au premier abord, elle n'est pas rouge. Elle n'a pas la configuration d'une croix qui nous rappelle les templiers à savoir une croix pattée à huit pointes.



croix templière

Par contre, elle est située à un croisement de routes dont une est dénommée par la mémoire populaire la route des Moines (hent ar manac'hed) qui auparavant reliait la commanderie de Pont Melvez à Quintin là où les Templiers possédaient des biens. D'après Bernard Tanguy, dans « le dictionnaire des noms des communes des Côtes du Nord » dans la commune du Foeil (à côté de Quintin) : « se trouve

le village de Bèchepée (Beschepoix en 1532), qui au 16^{ème} siècle constituait un des membres de la commanderie des Hospitaliers de Pont Melvez ». Ainsi les moines de Pont Melvez se rendaient par ce chemin visiter leur établissement.

Pont Melvez, possession Templière à l'origine. Elle échut aux Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem quand l'ordre fut dissout en 1312 par Philippe le Bel¹ et devint le chef lieu d'une importante commanderie, avant son rattachement à celle de La Feuillée (Finistère) en 1580. Si la maison du commandeur se trouvait au bourg, son manoir était situé au village de la Commanderie à côté de la chapelle du Christ. Jusqu'à la Révolution, toute la paroisse dépendait de la commanderie de Pont-Melvez.



Kroaz Ru

¹ Le 2 mars 1312, Philippe le Bel exigea l'abolition de l'Ordre et le transfert de ses biens à un ordre militaire. Le 2 mai 1312, le pape Clément V attribua les biens du Temple à l'Ordre de l'Hôpital.

Les biens des Templiers après leur éradication furent dévolus à d'autres ordres, en particulier aux Hospitaliers de St Jean de Jérusalem, qui prirent ensuite le nom de chevaliers de Rhodes puis encore, plus tard, celui de chevaliers de Malte. La superposition chronologique de ces ordres dans les mêmes biens fonciers a déjà entraîné bien des interprétations beaucoup plus que hasardeuses.

A défaut de critères typologiques incontestables, il est difficile de dater cette croix (aucune date, inscription, dessin...) De toutes les façons, elle ne peut pas être templière, puisque les templiers ont disparu au début du 14^{ème} siècle et les organismes officiels avancent sa construction au 17^{ème} siècle. En tous les cas elle est l'œuvre d'artisans locaux qui ont su traduire dans le granit rebelle le mysticisme si particulier de la terre et de l'âme bretonnes.

Cette croix ne fut classée monument historique qu'en 1964. Elle se situe sur l'espace public cadastré C 712.

Lorsqu'on regarde de près cette croix, on s'aperçoit qu'elle a été construite en deux temps :

1^{er} temps : Sur un emmarchement de deux degrés est posé une première mace (socle massif, le plus souvent un parallélépipède.) Sur celle ci, une table portant une seconde mace qui elle soutient le fut de la croix.

2^{ème} temps : Sur la table portant la seconde mace, a été monté une niche dans laquelle a été placée une Pietà Au-

dessus de la niche, devant et derrière le fut de la croix, ont été disposés deux arcs en plein cintre.

Tout ceci constitue un drôle de montage et qui en fait son originalité. Cette croix est haute (6 mètres) alors que l'entablement dans sa plus grande dimension ne mesure que 1m54. Un socle gracile surmonté d'une excroissance centrale dominée par un pal fluet ! Comme l'a décrite le docteur Rébillé dans : « l'Argoat secrète autour de Guingamp » « *On dirait un château de cartes pétrifiées qu'une simple poussée de la main pourrait renverser* ». Mais notre pays a essuyé plusieurs coups de vent et même des ouragans et « Kroaz Ru » est toujours d'aplomb !

Avant le remembrement, en 1979, cette croix était au bord du talus ; maintenant elle sert de rond point à l'intersection des deux routes. La municipalité vient de le matérialiser par de nouvelles bordures et un lit de gravillon. Ce qui la met en valeur.

Avant guerre, Kroaz Ru menaçait ruine. Une vieille demoiselle argentée, Anna Mouric fit un voeu durant la seconde guerre mondiale. Si tous les membres de sa famille s'en sortaient indemne de ce conflit, elle financerait la restauration de cette croix. Ainsi, en 1946, les frères Tannou de Coz Cares en Bulat Pestivien entreprirent les travaux. Ils la démontèrent entièrement puis la remontèrent comme elle était auparavant.

Dans la commune de Bourbriac, les habitants la dénomment « Kroaz Toet »

c'est à dire croix couverte. Ceux de Pont Melvez l'ont toujours appelé « Kroaz Ru » car elle était sensée être peinte en rouge. Couleur de prédilection des moines templiers, ils portaient un costume blanc sur lequel était dessinée une croix rouge sur la poitrine ainsi que dans le dos.

La niche, où est posée la Pietà sous une dalle de granit, nous fait penser à un dolmen. Les arches, au-dessus, à une voûte céleste.

L'orientation de la croix est également insolite : Nord 25° Est ; Sud 25° Ouest. Habituellement, le Christ en croix regarde l'Ouest², ici ça n'est pas le cas. Peut être que lors de la restauration de 1946, les frères Tannou n'ont pas tenu compte de l'orientation originelle ?

Description :



Pietà

La Pietà repose dans une niche exposée nord-nord-ouest. Le granit qui la constitue est un grain fin ce qui a permis à l'artiste de sculpter d'amples plis dans la robe et le voile de la Vierge. La statue a été sculptée en deux blocs. Les outrages du temps et des hommes, la présence de lichen, ont contribué à la disparition des expressions des visages. Cependant, on peut interpréter cette statue comme suit :

La Vierge, assise, porte le corps sans vie de son fils, descendu de la croix. Le corps du Christ repose bien à plat sur ses genoux, sa tête est relevée par la main droite de sa mère, ses jambes pendaient à l'origine, mais, malheureusement, elles ont disparu. Le Christ n'est vêtu que d'un périzonium amplement ouvragé qui lui couvre le bas ventre. Sa tête porte la couronne d'épine.

Le visage attendrissant de la Vierge tourné vers celui de son fils mort qui cependant est promis à la résurrection. Ses yeux fixent son visage et elle semble sereine malgré la douleur que l'on peut penser que cette mère ressent. Cette œuvre est sûrement un réemploi ; elle devait être montée sur un autre calvaire, aujourd'hui disparu. Ce qui est évoqué ici, c'est le sens de la Mort tel que la tradition le

² Ceci est un symbole. Le soleil se lève à l'est et se couche à l'Ouest : il renaît en quelque sorte tous les jours. Le Christ est comparé au soleil qui disparaît pour mieux apparaître (sa résurrection).

présente. Peut être qu'à l'origine, sur l'autre calvaire³, y avait il une scène qui rappelait la résurrection ?

Derrière la Pietà, sur la mace qui porte le fut de la croix, aux angles supérieurs, deux têtes en mascarons⁴ ; Du côté opposé, deux feuilles végétales (?). Ce qui donne à penser qu'à l'origine, cette croix était réduite à cette simple décoration !



Mascaron

Le fut de la croix est implantée dans un trou carré. Malheureusement pour solidariser le tout, on a utilisé des coins en fer, qui, à terme, si on n'y prête pas attention, vont s'oxyder et finir par faire

éclater la pierre. Le fut est effilé ; il passe du plan carré à un plan hexagonal avec les arêtes taillées en cavet.



Christ longiligne

Le haut de la croix porte un Christ stylisé et longiligne. Les pieds du Christ reposent sur un suppedaneum ; son buste a la forme d'un diabolo et porte un pézizonium qui lui descend jusqu'aux genoux ; ses bras sont bien horizontaux.

Malgré la pauvreté des détails, il y a tant de crédulité, tant de naïveté mais tant de bonne foi exprimée dans cette croix.

³ On emploie indifféremment croix et calvaire. Cependant il faut nuancer : croix prend la dénomination de calvaire lorsqu'il porte un attribut de la Passion du Christ (Vierge, St Jean, larrons, clous, marteau, échelle...) et croix lorsqu'il n'y a que le Christ. Calvaire vient du latin «calvarium», traduction de l'araméen : «Golgotha» signifiant lieu du crâne.

⁴ Figures grotesques utilisées pour décorer.

Pourquoi avoir voulu exposer cette Pietà dans une niche qui nous rappelle un dolmen ?

Il faut savoir que le dolmen avec le menhir, est un élément essentiel dans le paysage breton et, de ce fait, il a joué tout au long des siècles un rôle non négligeable dans la conception du sacré en Bretagne. En plus d'avoir servi de sépulture, le dolmen était également une chambre propice à la méditation, solitaire ou en groupe, et destinée à l'ouverture des sens sur l'Autre Monde⁵. En fait, cette croix est un mélange de deux religions : le celtisme et le catholicisme ! Serait elle le fruit de ce mouvement mis en avant par Théophile Malo Corret de la Tour d'Auvergne, qui, à partir de 1792 attribua tous les mégalithes aux Celtes et aux Gaulois ?

Les deux arcs en plein cintre nous rappellent la voûte céleste. Ils matérialisent le ciel où se trouve le Christ ressuscité. Le mot ciel est devenu une métaphore de la plénitude du salut, de l'état de béatitude partagée par ceux qui ont suivi le Christ. La religion inculquait aux gens que s'ils suivaient les préceptes de l'Eglise leur sort après leur mort serait au côté du Christ. Ainsi les passants qui se recueillaient devant la croix pouvaient

imaginer leur vie dans l'au-delà beaucoup plus sereine que sur cette Terre. La religion catholique oppose un idéal céleste aux réalités de la Terre. Plus le malheur se fait pressant, plus les hommes s'attachent à l'espérance et se trouvent prêts à accueillir la bonne parole du Fils de Dieu qui a souffert de l'injustice et est mort pour ressusciter. Sa doctrine s'adresse aux humbles comme aux puissants ; elle prêche l'amour, la fraternité et la dignité de tous. Sa discipline guide et soutient la vie, elle fait de la souffrance un mérite qui trouvera sa récompense près de Dieu.

Si l'on prête attention, on s'aperçoit que l'arc en plein cintre au-dessus de la Pietà est plus travaillé que l'autre ; Celui de derrière semble être un réemploi d'une porte ou d'une fenêtre. En effet, la face visible est travaillée alors que l'autre est brute de taille.

En tout cas que cette croix soit issue des templiers ou non, préservons là. On commence enfin à comprendre que sauvegarder ce qui a de l'allure, ce qui n'est pas ordinaire, ce qui arrête le regard et lui plaît, c'est faire preuve de création, c'est travailler pour l'avenir. Pendant des siècles nos anciens l'ont bien fait les uns après les autres. Ils se savaient responsables de ces biens collectifs.

⁵ Sous une forme ou sous une autre, il est la préoccupation constante des hommes.

Ils se sont montrés dignes de leur patrimoine alors également emboîtons leur le pas et apprenons à nos enfants à en faire autant ! Et comme l'a si bien

dit Georges Duhamel : « *Conserver, c'est encore créer* ».

ROLLAND Jean Paul.

Bibliographie :

- Dictionnaire de la tradition bretonne Gwenc'hlan Le Scouezec
- Dictionnaire des noms de communes des Côtes du Nord Bernard Tanguy
- L'Argoat secrète autour de Guingamp Edmond Rébillé
- Symbolique des églises SPREV Maurice Dilasser

Lif en forêt

L'abondance exceptionnelle de l'if (*taxus baccata*), le seul résineux indigène de Bretagne, constitue un attrait particulier et l'une des curiosités de la forêt de Beffou. Bien souvent en effet, l'ombre de la futaie est ici occupée dans sa quasi totalité par l'if qui par endroits présente des troncs impressionnants de belle hauteur et d'un diamètre dépassant les 60 centimètres, ce qui donne au sous-bois son aspect original : en ces lieux le hêtre tutélaire couve jalousement ce symbole d'éternité cher aux osismes. Mais depuis 1987, certains cantons de notre exceptionnel massif forestier, ravagé par l'ouragan dans la nuit du 15 au 16 octobre, sont ponctués de masses sombres, sortes de sentinelles veillant sur les jeunes éléments du reboisement nouveau, antiques flamberges extirpées de leur fourreau de hêtre ; ce sont les ifs de l'ancienne hêtraie, désormais privés de leur protection végétale ; ils demeurent dressés, défiant le temps, prêts à affronter un nouvel aiglon.

Sur ces pentes de l'Arrée, tout court pour favoriser un développement spontané de cet arbre d'une croissance

très lente et d'une extrême longévité : la fraîcheur des grands hêtres dans un climat océanique, des sols granitiques liés aux diorites qui lui font oublier le calcaire de ses terres de prédilection. C'est surtout à l'ouest de la 'D11' (départementale... Loguivy/Callac ...), que ce phénomène est le plus marquant. Aussi pour maintenir une sorte d'équilibre, le sapin pectine, cousin de l'if par son aspect, a été implanté dans le premier tiers de notre 20^{ème} siècle ⁽¹⁾ sur les sols plus pauvres de la partie est, parcourue par le chemin de Loguivy à la Chapellefleuve.

Mais si l'if trouve en sous-bois son domaine de prédilection, force est de constater qu'il ne s'y cantonne pas et qu'il aurait une certaine tendance à coloniser les environs, débordant largement la lisière nord de notre forêt départementale. Cette particularité de Beffou est d'autant plus remarquable que les forêts à sous-bois d'ifs sont devenues fort rares en Europe et particulièrement en France ⁽²⁾ : naguère considérée comme une gêne pour la régénération "des forêts, l'espèce fut de ce fait

¹ La feuille de l'if d'aiguille plane et aiguë, ressemble à celle du sapin pectine, mais est d'un vert plus sombre. Elle porte sur la face postérieure 2 lignes glauques par opposition aux 2 raies blanches du sapin et contient un alcaloïde toxique.

² Deux autres lieux présentent cette particularité : la l'orée voisine de Coat an Hoz prolongement naturel de Beffou) et le massif de la Sainte Baume en Provence à l'ouest du massif des Maures.

systématiquement éliminée par les forestiers. Et aujourd'hui, même en dehors des sous-bois, ce conifère a totalement disparu de régions entières : soit que l'homme l'ait supprimé quasi systématiquement en raison de sa toxicité pour les animaux, soit que très prisé pour son aubier d'un brun rougeâtre, compact et lourd, se polissant bien, il ait été très recherché par les menuisiers, charrons et autres tourneurs⁽³⁾.

Toutefois sur les pentes du Pavé la mise en application de tels principes un peu trop systématiques, n'a pas eu droit de cité; et aujourd'hui, au milieu des hêtres séculaires (et des jeunes repeuplements), l'if poursuit son développement. Mieux, dans une zone de la forêt d'accès difficile, une réserve de plusieurs hectares a été constituée au cours des années 60 ; cette réserve biologique vient encore amplifier la singularité de Beffou, car dans ce sanctuaire plus rien désormais ne pourra être coupé, ni récolté, ni planté : si un arbre y meurt il restera sur place, retournant peu à peu à l'état minéral !

Le Mythe de l'if.

Le fruit de l'if (l'arille, baie rouge fort appétissante (!)), est réputé véritable poison et ses feuilles ou aiguilles contiennent une substance toxique. La taxine, dont l'ingestion est susceptible d'entraîner une mort rapide chez certains animaux des chevaux en particulier) par arrêt du cœur et de la respiration⁽⁴⁾. Ce serait là, dit-on, une cause majeure de la disparition de cet arbre de notre paysage rural.



Baie

Symbole de la mort chez les uns⁽⁵⁾, ce conifère devenait arbre de vie chez les autres ! Il fut l'objet d'une grande

³ Les arcs de qualité étaient en bois d'if; souvenons nous du rôle joué par les archers anglais à Crecy au 14^{ème}. Pour information : dans le cours des années 40, lors de la restauration de la chapelle du Dresnay en Loguivy, la balustrade du chœur fut refaite en if.

⁴ La mortalité serait causée, disent certains, par le feuillage de plus d'un an et non par les pousses tendres de l'année. Le cheval en effet apprécie beaucoup ces jeunes aiguilles d'un vert pâle, et parfois, bien excité par ce mets tentant, il avancerait les naseaux un peu plus que pernl, happant simultanément les aiguilles mortelles ! (propos recueillis sur le site).

⁵ Selon Pline et Virgile, les Romains craignaient même l'ombre de l'if. Jules César dans ses 'Commentaires sur la Guerre des Gaules' (Livre VI, chapitre XXXI) rapporte que 'Cativcluc, roi de la moitié du pays des Eburons, s'empoisonna avec de l'if, arbre très commun en Saule et en Se ma nie.

vénération paru! les Celtes qui le plantaient rituellement au début du mois de décembre. Toujours le même dans sa robe sombre, hiver comme été, défiant le temps, il éveillait chez eux un sentiment d'éternité. Sa présence à l'entrée de certains villages, voire à proximité d'antiques demeures, ne peut être dissociée d'un certain pouvoir de protection, justification logique d'une croissance séculaire en de tels lieux.

Protecteur des habitations, l'if veille également sur les trépassés; c'est toujours l'arbre consacré de nos cimetières bretons ⁽⁶⁾ où selon Anatole Le Braz "*il pousse une racine dans la bouche de chaque mort*" ⁽⁷⁾. D'aucuns prétendent que la présence d'ifs âgés indiquerait celle d'un sanctuaire et que les églises à l'origine furent fréquemment bâties dans les bosquets d'ifs ⁽⁸⁾. Affirmations qui nous renvoient au vieux principe du christianisme primitif qui détournait ainsi à son profit une superstition populaire qu'il ne pouvait déraciner, par récupération d'antiques croyances adaptées à la nouvelle religion! Alors Ivy, le saint éponyme de Loguivy, *le dernier des saints venus de l'île de Bretagne* dit-

on, ne serait-il pas lui-même issu de cet **ivin** breton, l'**eburos** des Celtes? Sur ces sites sacrés de l'ancienne religion où s'accrochaient des superstitions tenaces, un nouveau saint patron était ainsi consacré insensiblement!

Ne voit-on pas en 1636, l'évêque de Rennes, Pierre Cornulier, ordonner de faire arracher tous les ifs des cimetières de son diocèse, faute de quoi ces mènes cimetières seront interdits ⁽⁹⁾! Il est donc permis de penser que cet arbre donnait toujours lieu à des pratiques superstitieuses!

L'if au secours de l'humanité.

Le mystère de ce dieu des ancêtres, vénère par les uns, craint par les autres, n'est certes pas sans fondement. Mais voici que cet arbre mythique, détruit par les honnies à cause de ses propriétés toxiques connues dès la plus haute antiquité, arrive aujourd'hui à son secours.

Depuis quelques décennies en effet, nos chimistes modernes s'intéressent de très près au protecteur des morts, dans l'espoir de soulager, voire guérir, certains cancers.

⁶ Comme le cyprès, symbole de la mort, du deuil et de la tristesse sur le pourtour méditerranéen.

⁷ A. Le Braz 'La Légende de la Mort'.

⁸ Quelques Ifs du secteur de Beffou (liste non exhaustive) :

- à Plougras 2 ifs se dressent à l'entrée de l'ancien cimetière, devant l'entrée ouest de l'église.
- au Dresnay 2 Ifs encadrent le petit calvaire de l'enclos de la chapelle, également ancien cimetière.
- à Ty Quérou en Loguivy, la colonne du Itêzou (qui rappelle les lépreux) s'élève entre 2 ifs.
- à Kergrist, que la tradition présente comme le premier lieu christianisé de Loguivy, se dresse un if séculaire aux racines impressionnantes. Tout près est la parcelle 'parc chapel', micro toponyme dû dit-on à une chapelle aujourd'hui disparue et dédiée au Christ!
- l'ancien cimetière St Ivy, ne contient aucun if et pour cause, il fut remodelé au 19^{ème} mais à 100m de part et d'autre, plusieurs beaux spécimens sont toujours visibles.

⁹ Archéologie en Bretagne n°38/1983

E. Bourde de la Rogerie in 'Mem Soc Arch 35/1931'.

C'est ainsi qu'à la fin des années 1950 un programme de recherche de nouveaux antitumoraux sera initié aux Etats Unis par le BCA (National Cancer Institute). En 1971 les Américains isolent et caractérisent dans l'extrait d'écorce du tronc de l'if du Pacifique (*taxus brevifolia*), le 'taxai', principe actif présentant les caractéristiques certaines d'un anticancéreux, confirmées à la suite des études cliniques des dernières années 1980. Toutefois le 'Taxai' ⁽¹⁰⁾, peu soluble est très difficile à administrer et son obtention pose d'emblée un grave problème écologique (il faut écorcher l'arbre) qui à terme conduit inéluctablement à la disparition de l'espèce : l'if du Pacifique (comme l'if européen) étant un arbre à croissance lente. Pour obtenir 2,5 kg de Taxol, 12000 arbres ont récemment été abattus aux US ; en clair, un if suffirait à peine au traitement d'un seul malade M.

Ces inconvénients non négligeables ne vont pas rebuter les chercheurs français et une équipe du CTRS sous la conduite du Pr Pierre Pottier, directeur de l'Institut de Chimie des Substances naturelles à Gif-sur-Yvette s'investit à

son tour dans cette voie en imaginant une autre solution au problème d'approvisionnement du 'Taxol' : le préparer par synthèse partielle à partir d'une substance pouvant être extraite de l'if en quantité appréciable, voire non limitée.

En 1979 la providence semble venir en aide aux chimistes car, pour des besoins supérieurs, quelques ifs doivent être sacrifiés dans le parc même du CNRS de Gif-sur-Yvette. Ils sont immédiatement récupérés par les chercheurs, et toutes les parties des arbres abattus sont soumises à des analyses très fines. On découvre alors dans les aiguilles une substance intéressante, une sorte de prétaxol, mais en concentration 10 fois plus importante que dans l'écorce. Les chercheurs vont donc se substituer à l'if pour reconstituer par synthèse la partie manquante au composé naturel extrait de la feuille pour aboutir à la nouvelle substance

Ainsi est né le TAXOTERE, nouvel agent antitumoral fabriqué par Rhône-Poulenc Rorer ⁽¹²⁾. Ce produit d'hémisynthèse met en évidence une activité bien supérieure à celle du Taxol.

¹⁰ Le TAXOL, chef de file de ces nouveaux médicaments, est aujourd'hui produit par Bristol-Myers qui a obtenu l'AMM (Autorisation de Mise sur le Marché par la FDA (Food and Drug Administration, début 1992). Ce nouveau produit serait actuellement utilisé dans les cliniques et hôpitaux français pour le traitement du cancer de l'ovaire notamment.

¹¹ Rendements comparés :
1 kg d'aiguilles > 1 gr de prétaxol
1 kg d'écorce > 0,15 gr de taxol !

¹² Rhône-Poulenc Rorer (RPR), entreprise internationale implantée dans le monde entier, est née en 1990 de la fusion des activités pharmaceutiques de Rhône-Poulenc et du laboratoire américain Rorer. Elle se classe parmi les 10 premiers groupes pharmaceutiques mondiaux et occupe la 1^{ère} place en France avec une part de marché de 8,1%, devant Sanofi 6.1% et Roussel Uclaf 5,9 (données 1990)

Actif dans les cancers du sein, des ovaires, voire du poumon (non à petites cellules), il en est actuellement au stade final d'expérimentation clinique ⁽¹³⁾ et sera sous peu utilisé dans les hôpitaux de France.

Avec le Taxotère, l'obstacle écologique est donc aplani : le procédé hémisynthésique utilisant ici les aiguilles de l'if, source biologique renouvelable (selon les spécialistes, notre arbre supporte sans souffrir un rafraîchissement biennal).

Ce n'est donc pas un hasard si depuis quelques années la forêt domaniale de Beffou intéresse fortement le milieu médical. La source du Taxotère est là dans l'ombre des grands hêtres ; et sous le contrôle de l'ONE, la cueillette des aiguilles tendres de l'if s'y organise.



Aiguilles tendres

Ainsi depuis 4 ans, en juillet-août, la forêt reçoit chaque matin la visite d'adolescents qui disparaissent dans le sous-bois à la recherche des pousses d'ifs non lignifiées de l'année ⁽¹⁴⁾. A l'instar des druides cueillant le gui dans les chênes sacrés, ces ovates des temps nouveaux ⁽¹⁵⁾, s'enfoncent en forêt pour leur quête précieuse, le sac de jute sur l'épaule et la serpette à la main. Recueil lie et pesée sur place deux fois par jour, la récolte est immédiatement livrée au moulin de Kervern en Pluzunet pour y subir une séance de séchage de 7 à 8 heures pour le compte de la SEDAHERB ⁽¹⁶⁾. Aiguilles et pousses séchées seront ensuite acheminées pour broyage vers une usine de Saône et Loire, et la poudre obtenue livrée aux chimistes chargés de constituer la substance curative.

Mais dans un avenir assez proche, il est fort probable que cette source biologique renouvelable, ne puisse satisfaire les besoins énormes des laboratoires vu la pénurie de notre arbre mythique et la rareté de sites exceptionnels du type Beffou. Toutefois

¹³ Les études cliniques phase I ont débuté en 1990 en Europe et aux Etats-Unis. Les études phase II mondiales, ont commencé au printemps 1992.

¹⁴ Quelques chiffres sur la cueillette de Beffou :

1990 : 560 kgs

1991 : 6050 kgs

1992 : 7360 kgs (*)

1993 : 0 (cueillette à Coat an Soz)

1994 : 8500 kgs (estimation dépassée)

(*) principe adopté en 1992 : récolte biennale sur un même site; d'où la cueillette à Coat an Noz en 1993.

¹⁵ L'arbre sacré des druides était le chêne, celui des ovates l'if, celui des bardes le bouleau.

¹⁶ RPR sous-traité avec la Seda herb (Société d'Etude pour le Développement Agronomique de l'Herboristerie), une société implantée en Saône-et-Loire pour l'élagage ou toute forme de , récupération des feuilles d'if et leur séchage. En 1993, la Seda herb se chargea en particulier de l'élagage des 273 ifs du cimetière de St-Brieuc sous le contrôle de l'ONE.

le destin de ces aiguilles tantôt craintes et exécrées, tantôt vénérées, demeure surprenant ! ⁽¹⁷⁾

Et ce maillon d'espoir et de vie qui de l'aiguille à la seringue nous faisait défaut, désormais notre beau massif forestier de Beffou l'envoûtante vient nous l'offrir !

Louis Dudoret
novembre 1993, août 1994

Le ramassage de ces aiguilles dans la forêt de Beffou n'a duré que quelques années.

D'une part la main d'œuvre était pesante et d'autre part la technologie a découvert une molécule chimique plus facile à exploiter !

Cependant dans la région parisienne (le bassin de retenue de la Bièvre) un groupement : Collectif de la société SNPM lance des campagnes de collecte de pousses d'if. Ainsi les jardiniers ou les particuliers lors de la taille des haies ou arbustes d'if remettent à ce « Collectif » leur taille des petites branches au lieu de les remettre à la déchetterie !



If - Pommerit Le Vicomte

¹⁷ Documentation Taxotère :
« Le Taxotère : des aiguilles d'if à la clinique » par F Lavelle, F Gueritte-Voegelien, D Guenard Bull Cancer, (1993) 80 326-338.
LD, nov 1993 et août 1994

L'Abbé Auguste Marie Jamet

Le personnage :

Il était né à Maël Carhaix le 18 octobre 1882, fils de François Jamet et de Marie Françoise Louise Riou. Son père était maréchal ferrant et sa mère ménagère. Il est le dernier-né d'une fratrie de neuf enfants. Malgré leur modestie ses parents sont parvenus à lui faire suivre des études au petit séminaire de Plouguernével : il rapportait fréquemment que ses parents n'avaient pas les moyens de lui payer du café, le matin, alors, il buvait de l'eau claire (à cette époque là, les enfants devaient payer leur pitance, évidemment il n'y avait pas encore les bourses).

Après son ordination, le 15 octobre 1907 il est désigné comme vicaire à Maël Pestivien sous le rectorat de l'abbé Louis le Gouez puis il est nommé recteur-administrateur de la paroisse de St Norgant le 1^{er} juin 1920. Le hameau de St Norgant est une sorte de trêve de la paroisse de Kérien. Après sa prise de possession des lieux, il fait venir sa mère au presbytère ; mais, le 14 février 1922, elle décède à l'âge de 80 ans et il l'a fera inhumer au cimetière de St Norgant.

Ce prêtre mort il y a presque soixante ans a marqué l'esprit des gens qui l'ont connu, pratiquants ou non pratiquants. De même son souvenir est passé dans les générations plus jeunes ou alors

elles en ont entendu parler. Beaucoup de prêtres se sont succédés dans nos paroisses environnantes mais leur nom est souvent tombé dans l'anonymat des paroissiens. Pourquoi ? L'Abbé Jamet est devenu légende ?

C'était un prêtre de condition modeste ; il vivait comme ses ouailles avec des qualités et des défauts comme elles. La population se reconnaissait en lui ; il était bien compris culturellement par ses paroissiens. Il était heureux d'être prêtre et en parlait avec beaucoup de joie. Pasteur dévoué au service de tous, il se rendait régulièrement chez ses paroissiens, surtout attentif à visiter et à reconforter les malades et les éprouvés. Il allait au contact de toute la population, comme la coutume le veut, il acceptait bien volontiers le verre de l'amitié chez les uns et les autres et parfois il rentrait un peu éméché. C'est ainsi qu'il s'est forgé une notoriété qui a traversé les décennies.

Il savait aussi se faire aimer des jeunes enfants, il essayait de leur inculquer la foi de façon ludique. Parfois ces enfants abusaient de sa gentillesse alors il leur faisait du chantage : « *tu ne seras pas confirmé si...* », alors le calme revenait. A telle enseigne que lors de la confirmation à Magoar, il fut rappelé à l'ordre par Monseigneur François Serrand (1923-

1949) sur la légèreté du savoir des enfants en instruction religieuse! Les enfants des villages avoisinants venaient régulièrement au catéchisme le jeudi. Non seulement ceux de la paroisse de Kérien mais également ceux des villages voisins des paroisses de Bourbriac, Maël Pestivien... car les enfants, disaient ils, « *on s'amuse bien avec l'abbé Jamet* ». Il rendait visite aux enfants scolarisés à Saint Antoine à Bourbriac et leur offrait des friandises ou quelques menues monnaies pour en acquérir. Lors de ses tournées en campagne, il s'attardait dans les villages où il y avait des enfants pour s'entretenir avec eux. Aux plus jeunes, il osait leur chanter des petites ritournelles ou leur raconter des comptines !

Il savait se faire aimer de ses paroissiens. Il n'hésitait pas à sortir sa blague à tabac pour offrir une cigarette à rouler ou un peu de tabac en guise de « chique ». Lors de ses trois quêtes annuelles (du blé, des trépassés et du beurre), il savait flatter les fermiers sur la qualité de leur bétail. De plus, les habitants qui tuaient le cochon annuellement ne manquaient pas de lui apporter un morceau de viande et de saucisse fraîche. Parfois, certains « oubliaient » mais il savait dire : « *qu'il avait entendu égorger un cochon dans telle ou telle direction* » !!!! Ainsi le « contrevenant » s'exécutait quelques jours après, afin de ne pas faillir à cette coutume ancestrale. Il avait ses maisons de prédilection où il se rendait régulièrement. La maîtresse de maison savait lui faire plaisir en lui offrant un

petit coup de « *rhum plous* » sa boisson préférée ou alors de lui donner une bonne tranche de « *kig-sall coster* » (lard) qu'il allait partager avec sa gouvernante. Il ne vivait pas dans l'opulence, mais dans son presbytère il gardait en permanence en réserve une boîte de pâté Hénaff qu'il partageait avec un invité venu à l'improviste.

Lors des pardons dans les paroisses environnantes, il venait aider ses coreligionnaires, la veille, pour confesser les paroissiens. Ceux ci privilégiaient de se confier à l'abbé Jamet plutôt qu'à leur recteur. En effet la file d'attente à son confessionnal était plus importante ! Avec lui la confession consistait en un dialogue entre lui et les fidèles. Il s'abstenait de faire des réflexions désobligeantes et demandait de réciter une petite prière pour se faire absoudre.

L'été lors des travaux des foins ou de la moisson, il n'était pas bien vu, par l'Eglise, de travailler le dimanche, même si la météo n'était pas favorable (*Labour sul labour nul : travail du dimanche, mauvais travail*). L'abbé Jamet, lui, ni voyait aucun inconvénient, ne faisait aucune réflexion et accordait bien volontiers des dérogations

Ses collègues prêtres aimaient lui jouer des farces lorsqu'il était un peu éméché après un repas confraternel. Ainsi, après une rencontre au presbytère de Maël Pestivien, le recteur lui donna un gros morceau de beurre pour ses bons offices. Avant de partir, ils substituèrent ce beurre dans sa musette par des

cailloux. Arrivé au presbytère de Saint Norgant, il fit part à sa gouvernante de la bonne générosité de Louis le Gouez recteur de Maël. Mais quand il ouvrit la musette, il découvrit la supercherie !!!

L'abbé Jamet était un homme robuste. Il lui arrivait lors de ses sermons de se frapper la poitrine pour affirmer ses convictions. Il fréquentait les lieux publics pour « trinquer » avec les clients et là également il manifestait son opinion et devenait espiègle lorsqu'on le raillait ou la fonction qu'il représentait. Il rencontrait tout le monde, et parlait avec tout le monde. Ainsi à Maël Pestivien, à l'époque du Front Populaire, certaines personnes avaient rejoint le parti communiste. Il déclarait à ses interlocuteurs : « *qu'il était aussi communiste qu'eux, mais il n'avait pas le droit de le dire* ».

Lors de la seconde guerre mondiale, il fut inquiété par la police allemande. Le 16 mai 1944, il fut raflé et conduit à l'école des garçons de Maël Pestivien pour subir un interrogatoire musclé. Les allemands espéraient lui faire avouer où se cachaient les « terroristes » (maquisards).

Lorsque quelqu'un se suicidait, les prêtres étaient peu enclins à célébrer la messe d'enterrement, alors on faisait appel à l'abbé Jamet qui assumait volontiers cette tâche.

Il avait un neveu également prêtre à Plounévez Quintin : Jean Jamet (1910-1970) dont il était fier car il avait contribué à son éducation et sûrement influencé sa vocation. Mais il ne fallait

pas les confondre. Il affirmait que lui c'était Auguste et son neveu « *Jamet Bihan* ».



Son sacristain François Le Provost et sa gouvernante Marie Anne Tanguy, lors de la remise de la médaille diocésaine par Monseigneur Coupel.

Son accident mortel :

Le lundi 29 janvier 1951, il a vu son apostolat s'interrompre subitement. Cette disparition soudaine avait laissé désespérer toute la communauté rurale de Saint Norgant à laquelle il était attaché puisqu'il y était installé depuis trente et un ans.

Le matin il avait pris sa bicyclette, comme à l'accoutumée, puis se rend dans la paroisse de Maël Pestivien. Il était passé chez son petit-neveu André Chélin, facteur à Maël Pestivien,

chercher la photo de son mariage qu'il avait célébré quelques mois auparavant. En fin de journée, au village de Kerlan chez Madame Le Duigou, née Victorine Mahé, visiter sa mère Marie Anne Mahé née Daniel. Il quitte Kerlan à la tombée de la nuit. En cette période de l'année, elle tombe de bonne heure. Sa gouvernante, Madame veuve Marie Anne Tanguy, « *Maïe Von Goff* » pour tout le monde, au presbytère, s'inquiète du non-retour de l'abbé Jamet. Elle avertit le voisinage et en particulier Yves le Provost qui tenait une auberge et le négoce de beurre et des oeufs ! Mais que faire de plus !!!!

Le lendemain matin, elle relance l'alerte.

Au moulin du Blavet, Adrien et Jean le Tallec sont meuniers. Il avait gelé ce soir là et la température ambiante était basse. Yves le Provost accompagné de son chien partent en tournée de ramassage, dans la direction de l'étang du Blavet-Kerbalen. Arrivé au niveau du déversoir, son chien semble flairer quelque chose. Yves ne prête pas attention et poursuit

son chemin puis rencontre au bout de la digue Jean le Tallec. La conversation évidemment s'engage sur la disparition de leur recteur ; Le chien retourne au niveau du déversoir, Jean le Tallec le suit. Il aperçoit une barrette de prêtre sur la surface de l'étang gelée et le haut de la boîte crânienne affleurant de la glace.

L'abbé Jamet a été retrouvé debout sur son vélo le long de la digue. La montre qu'il portait au poignet s'était arrêtée à 18 heures. La gendarmerie et un médecin de Bourbriac avaient pu déterminer l'heure du décès et établir qu'il avait été provoqué par une hydrocution. L'abbé Jamet avait pris son virage trop court. Dans l'obscurité, il avait du confondre la surface de la route et la berge de l'étang qui n'était pas protégée par une palissade comme aujourd'hui. De plus, il faut s'imaginer que cette « route » était plus un chemin de travers, de terre, pourvu de nids de poule et d'ornières !!!!

La digue



La charrette de Théophile Larmet attelée à la jument « Ardente » accompagnée de Théophile Derrien et de l'adjoint au maire de la commune de Kérien, Jean Guillosoou (le maire étant Isidore Pérennes) se rendent au bord de l'étang. Le corps du recteur, après l'autorisation du médecin et des gendarmes, est transporté dans la charrette jusqu'au presbytère..

L'instituteur de l'école de St Norgant, Georges Henry fut averti le matin même. Il ne partageait pas les opinions du prêtre, néanmoins, il fit observer une minute de silence à ses élèves.

Le jour de son enterrement, la population de St Norgant ne souvient pas d'avoir vu autant de voitures dans

le village. Pas moins de trente prêtres assistaient à l'office funèbre. Son cercueil fut porté par quatre jeunes prêtres jusqu'à sa dernière demeure. Il a rejoint sa mère décédée vingt neuf ans auparavant.

Sa tombe est régulièrement entretenue et fleurie par ses anciennes paroissiennes. Depuis quelques années, elle disparaissait en terre, après un affaissement du cercueil. En mai 2009, le comité des fêtes du quartier de St Norgant décide de restaurer sa sépulture. Christian le Bars entrepreneur en maçonnerie dans la commune de Kérien a démonté le monument et coulé une dalle afin de le remettre en état.



La tombe de l'abbé Auguste Jamet

Sur laquelle on peut lire :

Ici repose Mr l'Abbé Aug Jamet
 Qui fut pendant 30 ans
 Le pasteur aimé de cette paroisse
 1881 - 1951

Puis une épitaphe en breton :

Beleg bro lemm e sell
Prêtre du pays au regard clairvoyant
 Plomm vel derv Breiz Izel
Droit et solide comme un chêne
de Basse Bretagne
 Vit an kalon aour
Au coeur en or
 Eur gwir dad vit ar paour
Un vrai père pour les pauvres.

Il fut remplacé par l'abbé Etay qui dans un autre ordre d'idée a également laissé son empreinte.

Certains de ses détracteurs avaient « composé » une petite chanson sur un air de cantique qui rappelait son accident mortel : « Meulonbod de Jamet et wo baz a deit wo mez !! » *Monsieur Jamet était parti dedans et il en a été sorti.*

Certes, Auguste Jamet n'était pas Bossuet ; mais il possédait un certain charisme naturel qui était en adéquation avec la population locale, qui se reconnaissait en lui. Il était pauvre mais riche en qualité de cœur !

Il n'a pas fait de chose extraordinaire mais il a apporté de l'aide morale et les gens étaient contents de sa présence. Sa piété ne faisait aucun doute sur sa vocation. Il était psychologue dans son genre car il était à l'écoute des personnes dans la tourmente et il savait que c'est

dans le cœur des hommes que doit agir la grâce de Dieu. Son œuvre, certes modeste, demeure au service de l'intérêt général et surtout des plus pauvres. Son action aurait été encore, aujourd'hui, à l'ordre du jour !

L'appellation de recteur (« *person* » en breton) est spécifique à la Bretagne. Ailleurs en France, on l'appelle le curé. Il est le responsable de la paroisse.

ROLLAND Jean Paul

Remercie les trente-deux personnes qui ont bien voulu rapporter quelques témoignages qui constituent ces bribes de vie d'un abbé hors du commun. Ainsi, son souvenir resté dans la mémoire de la descendance des paroissiens qu'ils l'ont connu, sera un petit peu plus pérenne.

Maintenant les 30 premiers numéros de Histoire et Archéologie sont disponibles en numérique sur CD :

- les quinze premiers numéros : 20 €
- les quinze suivants (sauf le 25) : 20 €
- les deux CD : 30 €.

On peut se les procurer en s'adressant à :

ROLLAND Jean Paul
Kerrolland
22160 Maël Pestivien
02 96 45 75 05
kerrol@wanadoo.fr

ASSOCIATION D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE LA RÉGION DE BOURBRIAC



Adresse : Kerolland • 22160 MAËL PESTIVIEN

02 96 45 75 05 • Email : kerrol@wanadoo.fr

ABONNEMENT 2009 : 12 €

CARTE DE MEMBRE : 18 €

DÉPÔTS : Guingamp : Espace Culturel du Centre Leclerc

Papeterie Librairie : Majuscule, rue Notre Dame

Lannion : Librairie Gwalarn

Callac : Maison de la Presse

St-Nicolas-du-Pélem : Maison de la Presse

Bourbriac : Maison de la Presse

Bégard : Espace Culturel Intermarché

Rostrenen : Maison de la Presse

ANCIENS NUMÉROS : S'adresser à la revue